

Aux frontières des genres

Quand j'ai été aimantée vers le livre de Pedro Cesarino, les vautours n'oublent pas, je ne savais pas que son auteur était un anthropologue brésilien renommé. Il est vrai que le titre ne ment pas, le livre est aussi un excellent polar, à l'intrigue aussi enchevêtré et surprenante que l'Amazonie où l'histoire se déroule. L'Amazonie n'est pas cependant un décor du livre, le roman, genre littéraire européen est bien plutôt la forme choisie pour rendre compte de la violence de la colonisation européenne sur un monde avec lequel la fiction va nous permettre de faire connaissance.

Malheur dans les cultures

Dans une conférence qu'il a donné au festival international de littérature à Lyon fin mai 2025, Pedro Cesarino a expliqué que l'assassinat du journaliste américain Dom Phillips et du spécialiste des peuples indigènes Bruno Pereira a été à le point de départ de son second roman. Bruno Pereira âgé de 41 ans avait pris un congé à la FUNAI (agence gouvernementale chargée de protéger les droits et les intérêts des peuples indigènes au Brésil) pour travailler avec l'Univaja, une organisation à but non lucratif qui défend les intérêts des peuples indigènes. Tous deux ont été victimes d'un réseau criminel visant à réduire au silence ceux qui dénoncent la destruction de la forêt tropicale et les activités illégales qui sévissent dans la région. Ces assassinats ne sont bien sûr pas les seuls à mettre sur le compte des trafiquants de bois, de drogue, d'or ou de pêche. Le livre s'ouvre sur les ravages que ces trafiquants font dans la population amazonienne pour maintenir leur domination : huit cadavres de jeunes hommes affreusement mutilés, ligotés, abattus d'une balle dans la nuque ont été déposés dans une décharge et auraient servis de repas aux rapaces si la police fédérale ne s'en était mêlée. Les rapaces n'oublient pas les morts qu'ils mangent, car dans la forêt toute vie est solidaire des autres, mais pour la police locale, la vie d'un indigène ne vaut pas une enquête et pour les brésiliens, elle vaut bien moins que les ressources exploitables du territoire amazonien. On l'aura compris si la corruption fait des ravages en Amérique du sud, le mal vient de plus loin, il vient de l'appropriation des terres par les colonisateurs européens qui court sur plusieurs siècles depuis les années 1500 et de la désolation que le mode d'exploitation capitaliste génère partout où il s'installe. Si les trafiquants assassinent sauvagement, les hommes blancs des villes tuent à petit feu d'abord par la haine et le mépris qu'ils éprouvent pour les indigènes assimilés à des bêtes et stigmatisés comme « pauvres et sales ». Ce racisme ne sévit pas au hasard, il est diffusé par des missionnaires et alimenté par des instituteurs corrompus et pédophiles de surcroît chargés par l'État de sortir des ténèbres les enfants indigènes, de les arracher à « leur basse condition », celle de la vie dans la forêt amazonienne, pour les élever jusqu'à une vie meilleure, c'est-à-dire une vie où les hommes portent des ray-ban, des chaînes et montres en or, habitent dans des maisons confortables, roulent en 4/4 et se payent des jeunes femmes maquillées et parfumées. C'est en anthropologue qui sait que le barbare est celui qui croit au barbare que P. Cesarino raconte le fiasco des cours d'alphabétisation qui se terminent pour certains par la mort pour cause d'hépatite et pour d'autres par une déchéance morale consécutive aux virées en ville pour danser le forro, aux soirées abrutissantes ainsi qu'à l'ivresse charnelle avec les brésiliennes qui embrassent avec la langue. Quand le fils de Maya quitte la ville, poussé par la honte et la faim, la branche de l'arbre n'est plus pour lui que le support où il voudrait se pendre : comment son amour pourrait-il attendre un homme

pauvre, sale, mal habillé que les brésiliens ont roués de coup de pieds chaussés de bottes en cuir ? Quand il rentre dans la forêt, le fils de Maya a laissé son âme derrière lui, accrochée aux seins et aux lèvres de Nashielly. Ayant perdu toute estime pour lui-même, il désire par-dessus tout s'extraire de sa condition pour s'attacher celle qui est restée en compagnie des brésiliens qui l'ont tabassé.

Les voyages de Maya et Noma dans un monde meilleur¹

Son fils n'est pas revenu et pourtant Maya sait qu'il ne fait pas partie des huit cadavres qui ont été déposés à la morgue pour y être identifiés, même si certains sont méconnaissables tant ils ont été mutilés. Elle n'a pas senti son fils parmi eux, elle en est certaine car rien n'a dévasté son cœur et ses entrailles. Il faut à tout prix le retrouver et le ramener et pour cela retourner en ville. Quand elle longe en pirogue les rives toujours plus déforestées Maya est très inquiète pour les arbres déracinés par les chaînes, coupés en fûts par les tronçonneuses, empilés et emportés on ne sait où. Ont-ils senti la violence des chaînes qui les ont déracinés ? des tronçonneuses qui les ont transformés en fûts couchés ? Que vont devenir les rêves et les images² des arbres dépecés ? Que va-t-il se passer si les images ne trouvent pas les chemins de l'Ipé pour s'élever vers le ciel ? Si les arbres ne s'abattent plus sur terre pour y pourrir ? Les arbres sont des parents³ ce ne sont pas ces choses étrangères que les ouvriers manipulent chaque jour pour toucher un salaire qui leur permettra de rentrer chez eux chaque soir et revenir le lendemain pour en couper d'autres comme si la forêt était inépuisable. Les ouvriers et les hommes de la ville ne savent plus que les arbres sont nos parents, ils ont des yeux morts et achètent à Maya avec une feuille morte le poisson qu'elle a préparé au lieu de le pêcher eux-mêmes. Arrivée à la maison d'un de ses oncles, le corps de Maya s'effondre pris de fièvre. Son image égarée par le chagrin, descend vers la rivière où elle s'immerge progressivement avant d'arriver sur un chemin sec, car l'eau n'existe que vue d'en haut pour déboucher sur une vaste clairière où des pécaris l'entourent.

Le regard de Maya sur les hommes des villes est pour l'anthropologue une façon de dire qu'il existe plusieurs cosmologies et de contester l'hégémonie opérée par la pensée occidentale qui se désigne comme savoir sur toutes les autres conceptions du monde, qu'elle stigmatise comme croyances. Mais le récit ne s'arrête pas là, il raconte également l'histoire des puissances du corps et de l'esprit, celle du monde animiste, rompant ainsi avec l'idée que la nature est un monde dont l'homme a su s'émanciper grâce au progrès des sciences et techniques. Par-delà nature et culture⁴, Maya et ses parents se défendent et résistent à l'entreprise de colonisation et la prédation capitalisme.

Je me garderai bien de vous révéler ce récit orphique afin que vous lisiez le roman, je me contenterai de vous indiquer quelle en est la protagoniste. La pajè ou chaman, cet être non binaire, intersexe qui par sa seule biologie conteste les catégories du virilisme, du paternalisme et du naturalisme qui se prétend scientifique. Dans un monde où l'intériorité

¹ Les indigènes évoquent souvent dans leur récit des choses ou des personnes meilleures qui existaient autrefois, considérant l'environnement dans lequel nous vivons comme détérioré, marqué par le malheur, la mort, la maladie.

² Esprits ou âmes

³ Les indigènes utilisent ce mot pour se référer les uns aux autres même s'ils ne sont pas de la même famille, ethnie ou peuple si bien que le terme renvoie aux non indigènes.

⁴ Titre du livre de l'anthropologue Philippe Descola où il répertorie quatre formes d'ontologie (animisme, totémisme, analogisme et naturalisme). Et montre que seul l'occident moderne a développé cette dernière forme d'ontologie où la culture, la société humaine, l'intériorité s'opposent à la nature, c'est-à-dire au reste des êtres naturels.

n'est pas réservée aux humains et où règne l'égalité entre tous les êtres, cette dernière change de peau pour dialoguer avec les pécariis d'en bas ou les rapaces d'en haut, ce qu'ils lui enseignent lui permettant de se défendre contre les prédateurs du monde où elle est stigmatisée comme « sale pédé satanique ». L'invitation nous est ainsi faite par l'anthropologue qui se mue en romancier de se tenir aux confluences des mondes pour percevoir ou inventer un autre rapport au monde que celui du naturalisme, du capitalisme et de ses tares.